

**Robert LALONDE, *Le Diable en personne*, éditions du Seuil, 1989 (186p. en réédition Seuil Points)**

Ce roman raconte l'histoire de Warden Laforce, métis errant entre les Etats-Unis et le Canada et qui a toujours choisi la liberté aux divers emprisonnements.

Pour retracer l'histoire de cet homme, Robert Lalonde ne choisit pas l'ordre chronologique : il entretisse des moments de la vie de cet errant, moment qui ont pu durer et où il a pris résidence, où il a arrêté sa course dans un village ou dans une ferme où sa force tranquille et son étrangeté ont, tout à la fois, fasciné et inquiété.

Le récit commence par l'enterrement de Marie-Ange, sa femme, au moment même où subitement celui qui s'appelle alors Laurel Dumoulin fuit : « En bondissant, les yeux de travers, suant mauvais et le cœur battant, il prend le champ. Il va par la droite, là où les mottes de terre se brisent, retiennent le pied de force. Un peu plus loin, c'est mouvant, à cause du sable. Quelle épouvante le fait courir comme ça ? Fuir ? Qui l'aurait cru ? Lui ? On aurait discuté, on aurait essayé de le raisonner, au besoin on l'aurait frappé au visage, il serait revenu à lui. Fuir, lui, l'étranger ? C'est vrai qu'il a le caractère secret. Mais, justement, un caractère secret, ça résiste, non ? » (p.11)

Ces premières lignes plongent le lecteur dans un mystère à l'écoute d'une voix qui ne sera jamais attribuée mais qui parfois prendra les intonations de tel ou tel personnage selon les moments du récit et les nécessités du discours que la narration entend tenir : à la fois voix collective de l'autre communauté mais aussi voix collective de la communauté indienne quand on nous expliquera le rejet que Warden enfant a fait des coutumes ancestrales où on voulait l'enfermer. Métis insaisissable qui refuse les assignations qu'elles viennent des siens ou des autres et dont l'existence ne prend corps et âme que lors de rencontres exceptionnelles : le jeune Florent puis Marie-Ange. Malgré tout l'amour qu'il sait donner, la société vigilante sème sur son passage ses avertissements et ses intolérances et transforme le parcours de Warden en une suite de deuils et de morts jusqu'à sa propre disparition, ce jour où, après tant d'autres fois, il fuit.

Marie-Ange enterrée, au bout de dix huit jours, on ne le cherche plus du tout : « Parti comme il était venu. D'ailleurs on n'était pas si surpris que ça, au fond. L'homme fut de tout temps presque une légende, ou plutôt un méchant conte. » (p.14) On sait seulement qu'il est parti en hurlant deux noms : « Marie-Ange » et « Florent ».

Préservant le mystère et la découverte qui n'est jamais total dévoilement, le romancier refuse le déroulé chronologique car il ne peut correspondre à cette vie faite de disparitions et de présences, de misère et d'intense bonheur. L'ensemble du récit raconté, déroule des séquences temporelles sur une quinzaine d'années que l'on peut reconstituer après coup : de son arrivée à la ferme des Bazinet, sous le nom de Jos Pacôme vers 1916-1917 à la mort de Florent dans l'année qui suit – comme une « punition » mais racontée très tardivement dans le récit - ; de sa réapparition sous une nouvelle identité, celle de Laurel Dumoulin dont on évoquera douze années de vie avec Marie-Ange sans s'attarder sur les détails de la rencontre ni de la vie quotidienne. Il semble qu'entre la mort de Florent et l'arrivée au village de Marie-Ange, Abercorn, s'écoule une ou deux années où se succèdent : fuite, arrestation, prison, explication dans une lettre dictée au pasteur qui est lue au tribunal, ainsi que le cahier de Florent, cahier qui scande tout le roman ; enfin l'atroce châtement. A nouveau le corps du métis renaît de l'immonde grâce à un routier qui lui tend la main sans demander d'explication et lui « offre » sans s'en douter, son identité. Le mariage avec Marie-Ange a lieu vers 1919 et elle meurt vers 1931. C'est alors à nouveau la fuite. Trente ans plus tard, en 1961, un nouveau personnage prend les rênes de l'histoire pour la mener presque à son terme : c'est Mathilde, la cousine aimée de Marie-Ange.

Au centre de trois regards, en une quarantaine d'années, Warden Laforce, alias Jos Pacôme, alias Laurel Dumoulin alias Laurel Mills, prend chair et vie alors que lui-même parle si peu et ne sait ni lire ni écrire. Le regard et la voix de Florent restitue ce qui fait la magie des récits de Robert Lalonde : la force tranquille et radieuse de l'amour vécu en symbiose avec la nature magnifiée, emportant dans sa poésie et loin de la trivialité, toute description de la fusion des corps aussi précise soit-elle ; le bonheur absolu du présent qui ne veut s'embarrasser ni du passé, ni de l'avenir quand sont racontées des passions que tous réprouvent : celle entre l'homme et le jeune adolescent, celle entre le métis « le diable en personne » et la jeune fille, Marie-Ange.

Le troisième regard et le troisième voix sont ceux de Mathilde : elle a trop aimé sa cousine et l'étranger pour comprendre tout de suite. Il lui faudra trente ans pour accepter de faire le chemin de mémoire, pour approcher de l'incompréhensible, du mystère et du caché et refaire l'enquête, persuadée qu'au bout de son parcours - mais, au but, son cœur la lâche-, elle retrouvera Jos/Laurel/Warden.

Magnifique roman sur l'impossible place du métis et son irréductible soif de liberté : les premières phrases sont de fuite, comme nous l'avons vu mais avant elle et après les exergues, Robert Lalonde a intercalé deux arbres généalogiques –certitudes dérisoires des racines ?- des familles des deux amours de Warden et de l'amour incompris qu'est Mathilde. Comme si ces arbres généalogiques des Choinière et des Bazinet accentuaient encore l'absence de filiation ou la rupture dans la généalogie qu'a voulu le jeune métis lorsqu'il s'est enfui de la réserve le jour même de son initiation :

« Non, il ne descendra pas dans la vallée rejoindre les autres, Warden. Il ne participera pas à la fête, il ne sera pas initié, il ne se livrera pas pieds et poings liés, il ne se jettera pas dans la gueule du loup. Les maléfices des sorciers ne l'effraient pas. Paroles en l'air. Et puis il en verra d'autres. Tout, sauf appartenir à cette tribu de folie et d'oubli pour laquelle les danses névralgiques et le triste faste du *ration day* sont les seuls paradis. Il rêve, Warden, bien plus que le Rêveur, son oncle. Il rêve d'ailleurs, de liberté, d'errance s'il le faut, de vagabondage, même, de bannissement si c'est le prix à payer pour que cesse le cercle infernal : attendre, danser, prier, travailler toujours et longtemps patienter dans les files d'attente, les jours de ration. Non, cette vie-là n'est pas pour lui, c'est sûr. » (p.82)

Avec ce personnage, Robert Lalonde se tient sur la crête où il excelle entre interdit et liberté, entre amour et morale puritaine, entre vie et mort, entre enracinement et envol. Le souffle de ce texte est le souffle de l'irréductible parcours de qui est prêt à tout pour rester libre. Dans un « clavardage » avec ses lecteurs, Robert Lalonde confie : « J'aime bien *Le diable en personne*. Peut-être parce qu'il m'a donné pas mal de fil à retordre »...

[<http://www.cyberpresse.ca/admin/imprime.php?id=167991>]

Deux extraits de ses promenades dans la nature au cours desquelles il note toutes sortes de choses « *sur l'art de voir, de lire et d'écrire* », recueillies dans *Le monde sur le flanc de la truite* (1997), peuvent montrer l'importance de ce roman dans sa vision du monde et la force de l'écriture :

« Je suis un animal sauvage, un de ceux qui savent que le savoir ne met pas à l'abri de rien. Je ne cherche pas à être protégé, mais libre, mais complètement vivant. » (p.110)

« ...L'oiseau reste libre, même un coup descendu et gisant sur l'établi, perdant son sang. Tu n'as rien pris de lui, surtout pas sa vie, qui est innombrable, qui n'est pas unique, individuelle, absurdement précieuse, comme la nôtre. Cette conscience-là que j'ai, qu'ont les humains, de vivre tout seuls, séparés, notre âme irremplaçable prise dans

notre corps original, isolé, l'oiseau ne l'a pas. Il continue de voler, il ne meurt pas, il est infiniment remplacé, éternel. » (p.135)

Il y a quelque chose de l'oiseau en Warden Laforce, ce métis qui n'appartient à aucun clan.

Né à Oka (au Québec), le 22 juillet 1947, Robert Lalonde est dramaturge et romancier. Il a obtenu de nombreux prix pour ses romans : *La Belle épouvante* en 1980 (éd. quinze puis Julliard en 1981), *Le Dernier été des indiens* en 1982 (Le Seuil), *Une belle journée d'avance* en 1986 (Le Seuil, éd. du Boréal en 1998), *Le Fou du père* en 1988 (éd. du Boréal), *Le Diable en personne* en 1989 (Le Seuil, éd. du Boréal en 1999), *L'Ogre de Grand Remous* en 1992 (Le Seuil, éd. du Boréal, 2000), *Sept lacs plus au nord* en 1993 (Le Seuil, éd. du Boréal, 2000). Son roman de 1994, *Le Petit Aigle à tête blanche* (Le Seuil, éd. du Boréal, 2000) a reçu deux distinctions. Il a aussi publié de la poésie, *Baie de feu* en 1991 (éd. des Forges) et un recueil de nouvelles, *Où vont les sizerins flammés en été ?* en 1996 (éd. du Boréal). En 1997, *Le Monde sur le flanc de la truite – Notes sur l'art de voir, de lire et d'écrire* suivi en 1999 d'un second volet, *Le Vacarmeur* (éd. du Boréal) ; puis *Le Vaste monde, scènes d'enfance* (Le seuil). Enfin, en 2002, un roman consacré à Marguerite Yourcenar, *Un jardin entouré de murailles* (éd. du Boréal).

C'est un des auteurs majeurs du Québec.

**Nancy Huston, *Cantique des plaines*, 1993 (édition Babel-Actes Sud, 1995, 318p.)**

Roman publié conjointement chez Actes Sud et Léméac en 1993, réédité dans la collection Babel en 1995 (notre édition de référence) et dans la collection de poche J'ai Lu en 1998.

Quatre générations d'une famille d'immigrants, les Sterling, ont pris souche dans les plaines de l'Alberta (Canada), entre la fin du siècle passé et les années soixante de celui-ci. L'un d'entre eux, Paddon, a tout connu de leur existence. Mais quand commence ce roman, Paddon vient de mourir. Et c'est à ce grand-père adoré, fils de pionniers en terre indienne, que la narratrice Paula, adresse un ample récit en forme d'adieu.

L'enfance de Paddon, ses démêlés avec son père, son mariage avec la vertueuse Karen, ses déconvenues de chef de famille, ses déboires d'enseignant, son chimérique projet d'écrire un traité philosophique du temps, sa rencontre avec l'indienne Miranda, amante prodigue qui le bouleverse en lui révélant enfin l'envers de la civilisation blanche et la vraie beauté du monde - tout ce qu'a vécu cet homme si magnifiquement, si exemplairement ordinaire est ici évoqué avec un lyrisme sans pareil.

Ce résumé condensé des éditeurs dit l'essentiel sur l'histoire de ce roman, le dixième ouvrage de l'écrivaine (essais et romans confondus). Il représente une étape importante dans son écriture car il témoigne d'une sorte de récupération par la romancière de sa langue maternelle et d'un « jeu » très créatif entre ses deux langues. A son propos, la romancière a déclaré : « Il m'est arrivé une drôle d'histoire avec ce livre, parce que c'est mon premier livre écrit en anglais. Après neuf livres en français! (...) Je m'étais coupée de mes racines, comme on dit, en tout cas de mon enfance, de la langue de mon enfance. Petit à petit, je me suis dit qu'il me fallait récupérer ça, que je ne serais pas un écrivain « sérieux » si je me privais de toutes ces émotions liées à la langue anglaise, et donc, de façon un peu volontariste, je me suis mise à lire sur l'histoire de l'Alberta. Sans y retourner, je me suis replongée dans ce monde et j'ai écrit *Plain song* dans une très grande exaltation, un grand bonheur de retrouvailles, avec la langue anglaise. Et puis, je n'ai pas trouvé d'éditeur. Cela a duré deux ans (...) Alors, la mort dans l'âme, je me suis mise à le traduire ; et là j'ai découvert que la traduction pouvait m'aider à réviser (...) C'est depuis ce temps-là que je fais toujours une traduction dans les deux sens avant de donner mes manuscrits. Donc me voilà avec deux versions du *Cantique des plaines*, et j'essaie de proposer la française. Ça n'a pas été non plus facile. Tous les grands éditeurs parisiens, Gallimard, Le Seuil, Grasset le refusent. Cela a été dur pour mon ego. Mais la fin de l'histoire, comme vous le savez est heureuse, puisque c'est Actes Sud en France, Leméac au Canada, enfin Harpers Collins pour la version anglaise qui le feront paraître simultanément à l'automne 93. Le livre obtiendra la même année le Prix du meilleur livre francophone, ce qui provoquera un tollé épouvantable de la part des éditeurs et des journalistes québécois. Comment ? Une Canadienne anglaise vivant à Paris vient nous voler notre prix!... avec une traduction de surcroît! Pour une fois que je n'écrivais pas directement en français! Il y a donc eu une pétition contre moi, on a demandé au Conseil des Arts de choisir un autre livre. Je suis devenue célèbre au Québec sur un malentendu (...) Il y a une grande cérémonie à la Bibliothèque nationale à Ottawa (...) Je me suis retrouvée à lire en français devant un public anglophone qui ne comprenait pas, un livre que j'avais d'abord écrit en anglais (...) Vous imaginez la schizophrénie à laquelle ça peut conduire. »

Ainsi le retour à la langue anglaise a libéré la mémoire familiale, celle des origines et le livre qui s'écrit retrace l'histoire des siens, dans l'Alberta, à Calgary, à l'ouest du Canada en donnant la parole à la petite fille Paula qui écrit à travers l'histoire de son grand-père, celle de toute une famille d'émigrants. Paula s'adresse à son grand-père qui vient de mourir et du même coup ce « tu » ne peut qu'interpeller fortement le lecteur qui se retrouve à un second degré en position d'interlocuteur. Paula ne suit pas l'ordre de la vie du grand-père mais l'ordre psychologique du dévoilement, pour elle, pour lui : elle ira du plus dicible au plus enfoui. Dans la logique d'une récupération de mémoire, Nancy Huston commence par explorer le moule d'origine et par en prendre toutes les dimensions pour pouvoir construire sa propre identité à partir d'un regard lucide sur l'épopée des pionniers et les « programmations » qu'elle a engendrées ? Ce re-dimensionnement se traduit par une invention particulièrement heureuse et vraisemblable - sinon véridique -, au cœur du texte, d'un personnage porteur du métissage et donc de l'altérité, l'altérité indienne, reconnue aujourd'hui mais en marge du pays comme les réserves où les Indiens vivent toujours. Ainsi *Cantique des plaines* introduit la figure à la fois référentielle et poétique de Miranda l'Indienne, amour de Paddon - un couple rêvé -, et permet de dire un désir de rencontre et de métissage heureux [qui ne soit pas viol ou liaison honteuse] que le réel a occulté ou dégradé. La marginalité de Miranda montre que le discours de la narration reste dans le domaine des faits attestés. Le « mentir-vrai » trouve alors sa fonction : penser/panser le point sombre de l'origine. Ainsi, Nancy Huston apporte une pièce intéressante au débat qui occupe toute colonie de peuplement : l'identité du dominant peut-elle se construire en faisant fi de l'autre ? Les histoires des uns et des autres peuvent-elles cohabiter sans interférer ? Qu'est-ce qui bloque pour que des fusions au plan des individus ne parviennent pas à se transférer au niveau collectif ? Pour répondre à ces questions occultées souvent mais lancinantes dans l'histoire construite sur une mise à l'écart, sur une exclusion massive, il faut ne pas se limiter à l'histoire des ancêtres pionniers mais parvenir à faire entrer les Indiens dans la fiction car ils font partie de cette histoire. Le début du roman qui est aussi le début du récit des ancêtres de Paddon raconte la difficile implantation d'émigrants qui ont cru à l'Eldorado et sont tombés dans un pays hostile dont ils n'avaient pas les clefs. Mais grâce à Miranda, l'histoire de la spoliation des Indiens est insérée également et redonne à l'histoire des pionniers toute sa complexité et son sens et éclaire une société au carrefour de conflits ethniques de type colonial avec ses conséquences, une culture de la violence et du machisme, de l'ignorance de l'autre ou de son infériorisation puisqu'on a besoin de ses terres et non de son savoir sur ces terres.

Pour faire sentir cette réalité canadienne où il n'y a pas eu convergence mais élimination et cohabitation codifiée (les réserves) du peuple d'origine et du peuple envahisseur, Nancy Huston adopte la perspective de l'amour, de la religion, de l'éducation, de l'art : l'hétérogène fait sentir, dans le rythme même des phrases, très concrètement, l'impossible syncrétisme et l'impossible négociation. Ainsi sans le personnage de Miranda, *Cantique des plaines* n'aurait été qu'une banale histoire de pionniers désenchantés et une nouvelle confrontation des deux langues, anglaise et française, qui, ici au contraire, participent à la même duperie vis-à-vis des Indiens. Autant que ce qui est dit, la manière de le dire participe à la mise en évidence « du mal du pays » par l'adoption, à tous les niveaux du roman (structure, personnages, traitement de la chronologie, etc.) d'une poétique du dédoublement.

Cette difficulté d'écrire l'autre histoire (l'histoire de l'autre, le grand-père pionnier mais aussi celle de Miranda l'indienne et, en somme, l'histoire de l'origine) est répétée tout au long du récit. Si Miranda et, à travers elle les Indiens, sont le contre-point

incontournable de cette histoire, ils ne sont pas les seuls. De façon continue, Paula montre que Paddon a été « fait » par les femmes : sa mère, Mildred, sa femme, Karen, la jeune voisine Sara ou Mara, l'amante indienne Miranda et pour terminer la chaîne féminine, Paula qui lui donne existence définitive par l'écriture. Sur la voie de la reconstitution de l'origine, les femmes, blanches ou indienne, sont porteuses de valeurs positives, laissées en friche au niveau collectif.

Le contrat qui lie Paula à son grand-père n'est pas n'importe quel contrat puisqu'il est ancré dans ces souvenirs : celui de la musique, celui du refus de l'appropriation et celui de l'amour du pays et celui des trois langues. Nancy Huston redimensionne le seul bilinguisme canadien « homologué », français/anglais, en jouant de la juxtaposition et de l'interférence. Ce serait évidemment une piste à explorer en comparant les deux versions du roman. Dans la version française, ce sont surtout les chansons qui sont citées en anglais et sans doute le rythme des phrases et des chapitres mimé sur l'anglais. Dans les deux versions, ce qui demeure inchangé est la place de la langue et de la culture indienne qui nous retient ici, le plus inégal des trois piliers qui constituent le Canada.

Nancy Huston choisit de faire disparaître Miranda par la maladie et la perte de mémoire : elle qui a représenté l'irruption des « peuples premiers » dans le roman, devient le symbole de leur oubli et de leur occultation.

Nancy Huston a fini, avec Paula, de dessiner le retour sur le territoire des ancêtres et, symboliquement, le récit s'achève par le moment de la conception de Paddon, retour à la communauté blanche et pionnière. Elle a construit une biographie en ménageant la complexité de la vie ordinaire d'un fils de pionnier, en rendant visible le patchwork canadien qui n'a pas intégré la culture des Indiens dans le paysage du XX<sup>e</sup> siècle. En choisissant une femme créatrice, porteuse d'amour et de tolérance, elle a esquissé ce qu'aurait pu être une rencontre interculturelle qui n'a pas eu lieu. En inventant et en peignant ce couple, elle en a montré les potentialités et les impossibilités : Miranda ne garde pas l'enfant qu'elle a de Paddon, Miranda meurt amnésique et Paddon vit encore presque l'autre moitié de sa vie, soutenu par ces dix années d'amour mais sans rien changer dans la société qui est la sienne. A travers les personnages de *Cantique des plaines* et l'histoire de son pays d'origine qu'elle a affrontée, Nancy Huston a fait le point, en partie, sur le Grand Nord dont elle garde, dit-elle dans *Nord perdu*, « la marque indélébile ». Ce point douloureux, elle a pu le faire grâce à l'exil. Comme Crowfoot, le grand chef des Blackfeet, comme Miranda, elle a sauvé « ce qui pouvait l'être » (p.312).

Nancy Huston est née à Calgary en 1953 puis a étudié aux Etats-Unis et en France où elle est établie depuis 1973. Elle est romancière, essayiste et musicienne.

« Calgary, une ville sans cathédrale ni château. Une ville de l'Alberta, un pays de plaines, une terre remplie de vide et de langues étrangères où les gens s'étourdissent de rodéos et n'en finissent jamais de commémorer un passé récent de pionniers. » Cf. *Ce que dit Nancy*, n°10, mars 2001, *Initiales*, Groupement de libraires, [www.initiales.org](http://www.initiales.org),

**Gaétan SOUCY, *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, éd. Boréal, 1998, 180p.**

« Nous avons dû prendre l'univers en main mon frère et moi car un matin peu avant l'aube papa rendit l'âme sans crier gare. Sa dépouille crispée dans une douleur dont il ne restait plus que l'écorce, ses décrets si subitement tombés en poussière, tout ça gisait dans la chambre de l'étage d'où papa nous commandait tout, la veille encore. Il nous fallait des ordres pour ne pas nous affaisser en morceaux, mon frère et moi, c'était notre mortier. Sans papa nous ne savions rien faire. A peine pouvions-nous par nous-mêmes hésiter, exister, avoir peur, souffrir ». (p.13)

Le premier paragraphe du roman nous immerge dans cette voix insolite où la plus grande naïveté se mêle à une parfaite crudité du langage et des gestes. Cette voix est celle d'un des deux « frères » qui vivent dans cette maison en pleine campagne et qui n'ont jamais connu autre chose qu'eux-mêmes, leur père autocrate et quatre « semblables » ou quatre semblables et demie... Quand il faut se rendre à l'évidence que le père est bien mort et qu'il faut donc faire quelque chose pour l'enterrer, le narrateur décide d'affronter le monde, c'est-à-dire, le village voisin où son « apparition » sème une certaine panique et où il n'y aura pas moyen de revenir avec un cercueil. Auparavant la confrontation avec le monde l'a moins effrayé que ce qu'il aurait pensé : « mais à part les parfums dont j'ai parlé, il n'y avait aucune solution de continuité, je marchais dans le même espace qui me rejoignait à chaque pas, et pour la première fois je comprenais ce que je n'avais jusqu'ici que pressenti grâce à mes dictionnaires, à savoir que la terre est ronde comme un oignon » (p.44) Ses « dictionnaires » préférés, on l'apprend dans la suite de cette étrange confession écrite à la hâte entre la mort du père et l'assaut donné à la maison par les villageois, sont les romans de chevalerie, les *Mémoires* de Saint-Simon et *L'Ethique* de Spinoza... Muni d'une bêche pour se défendre, la première chose extraordinaire rencontrée sur son chemin, ce sont les cloches car si le père leur a tout appris dans les « dictionnaires », il n'a pu leur apprendre le son. « Et la deuxième chose extraordinaire, je n'avais pas mis les pieds depuis trois minutes au village que je vis apparaître un semblable dont je devinai à je ne sais quoi qu'il s'agissait d'une sainte vierge ou d'une pute. »(p.47) Car selon les leçons du père et des livres consultés, le monde féminin ne fait pas dans la nuance et se partage entre saintes vierges et putes. Comment reconnaît-on une femme ? « On ne peut pas se fier aux enflures à ce sujet, j'en suis la preuve ambulante » (p.48) Ce premier indice qui passe inaperçu à la première lecture commence à mettre sur la voie du véritable sexe de ce « frère ». Interrogé par des « semblables » qui ont l'air de le regarder comme un phénomène, il reste seul avec « le prince », un beau jeune homme compatissant :

« -Pourquoi parles-tu toujours de toi comme si tu étais un garçon ? Et cet accent marseillais, je me demande où tu as pu pêcher ça... Tu ne sais donc pas que tu es une jeune fille ? Et même, je dirais (...) et même je dirais une très très jolie jeune fille.

Je jure que le deuxième *très*, il l'a dit en italique. » (p.78)

Ayant rêvé autant que faire se peut étant donné sa méconnaissance du monde, de ce « prince » (comme dans ses dictionnaires car elle désigne ainsi tous les livres de la bibliothèque pour lesquels elle a une réelle passion), elle attend avec émotion qu'il la prenne mais il se dérobe au dernier moment. A partir de cette page, le « je » va basculer dans le féminin et progressivement dévoiler l'incroyable histoire ou plutôt l'incroyable façon de vivre de cette famille où deux « frères » se battent à coup de sperme et de sang (celui des règles), où un père a interdit tout contact avec l'extérieur à ses deux enfants, où demeure le souvenir fugace d'une « pute » qui régnait dans la maison et d'une petite fille semblable à la narratrice dont on saura au détour d'une page qu'elle a eu une jumelle.

Gaétan Soucy plonge le lecteur dans un univers étonnant dont on ne peut s'arracher. Le monde qu'il décrit est plein de précisions et de mystères puisqu'on ne saura jamais vraiment qui est ce père, qui est « le juste châtement » même si on finit par le deviner. On verra le frère, le vrai, être capturé par les semblables du village et se soumettre car on a compris qu'il est un peu benêt et la jeune fille, enceinte de ce frère, rêvait qu'elle attend la naissance de sa fille avec laquelle elle va vivre un vie de bonheur, celui qu'elle n'a jamais connu :

« Elle apprendrait à lire avec moi. Dans les dictionnaires que nous irons chercher dans ce qui restera demain de la bibliothèque incendiée, où quelques-uns, j'ose le croire, auront été épargnés, ç'a la vie dure les dictionnaires, mine de rien, ils ont le calme entêtement du bois dont ils sont issus, les arbres ne pouvaient pas nous faire de cadeaux plus beaux. Et nous lirons, nous lirons ! »

Et le lecteur lit, lit... ne pouvant s'arracher à ce récit insolite et atroce, fantaisiste et terriblement sérieux où tout est question de langage et d'écriture même si on ne remplit jamais la feuille et les innombrables feuilles que de la même lettre. Autre conseil éducatif à transmettre à sa petite fille : se méfier du feu « car selon les dictons de mon père, c'est à quatre ans qu'on aime trop les allumettes, et je l'appellerai Ariane, en mémoire du châtement... » (p.179)

Le résumé précis de ce roman est presque impossible : en tout cas il ne peut rendre ce qui en fait le prix : une expression à découvrir à chaque page car : « Ainsi sont les mots. Ils arrivent toujours, coûte que coûte, par se poser quelque part, et cela seul est important. Je ne veux pas dire que le secrétarien se laisse aller à écrire n'importe comment. Je veux dire qu'il se laisse aller à écrire en plongeant devant, ce qui n'est pas pareil. Ainsi sont aussi les petites chèvres intempestives. » (p142)

Né à Montréal en 1958, Gaétan Soucy a étudié en physique et en mathématiques à l'Université de Montréal, a terminé des études littéraires à l'université du Québec, puis obtenu une maîtrise de philosophie. Entre 1990 et 1995, il effectue plusieurs séjours au Japon où il se consacre à l'étude exclusive de la langue japonaise. C'est en 1994 qu'il publie son premier roman, *L'Immaculée Conception* suivi de *L'Acquittement* en 1997. En 1998, *La petite fille qui aimait trop les allumettes* en fait un finaliste du prix Renaudot en 1989. Ce roman emporte deux prix au Canada et il a été traduit en 18 langues. Avec *Catoblépas* en 2001, G. Soucy donne son premier texte dramatique. Son plus récent ouvrage *Music-Hall !*, en 2002 a été couronné en 2003 du prix France-Québec et est déjà traduit en 8 langues. On peut lire dans l'hebdomadaire français *Les Inrockuptibles* : « Soucy est sans aucun doute un romancier à ne pas rater, parce que son écriture, apparemment lisse, est profondément déroutante et parce que sont trop rares ceux qui savent donner à la fiction une telle séduction ».